



**JIN Yi**  
**MÉMOIRES D'UNE**  
**DAME DE COUR**  
**DANS LA**  
**CITÉ INTERDITE**



*Picquier poche*





JIN Yi

**MÉMOIRES  
D'UNE DAME DE COUR  
DANS LA CITÉ  
INTERDITE**

Traduit du chinois  
par Dong Qiang



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

- © 1993, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Tous droits réservés
- © 1996, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche
- © Photographies : D. R.

Mas de Vert  
13200 Arles

*En couverture* : Portrait de Wanrong,  
la première épouse de Pu Yi

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-275-X  
ISSN : 1251-6007

## Préface

« Je suis tombée du ciel. Seulement, au lieu de mettre pied à terre, j'ai atterri directement dans les latrines. » C'est en ces termes que He Rong Er, ancienne dame de la cour impériale chinoise, résume sa vie.

Entrée à la cour à treize ans, d'origine mandchoue, elle fut mariée à dix-huit ans, faveur de l'impératrice douairière Cixi, à un eunuque. Après un an de vie conjugale insupportable, elle demanda la permission de retourner auprès de l'impératrice, et l'obtint : cas exceptionnel, si l'on connaît les règles ancestrales de la cour. Elle a donc servi Cixi vers la fin de son règne et particulièrement bien connu la vie quotidienne de la cour. Après la chute du régime impérial – ironie du destin ? – elle travailla jusqu'à la fin de sa vie en tant que femme de ménage.

Un jeune Chinois la rencontra, tandis qu'il étudiait l'histoire à l'université de Pékin. Il s'intéressa à sa vie, lui rendit fréquemment visite, l'employa même des années chez lui.

Il nota, au fur et à mesure, avec minutie, les Mémoires de cette dame discrète dont la vie exceptionnelle, avec toutes ses merveilles et ses horreurs, se transforma rapidement en cauchemar. Voilà ce

que révèlent les *Mémoires d'une dame de cour dans la Cité Interdite*.

Les ouvrages historiques officiels ne font guère cas de ces dames de cour, prisonnières des hauts murs du palais, à la vie fantomatique. Les volumineux *Er Shi Si Shi*, les vingt-quatre ouvrages d'histoire, référence essentielle en ce qui concerne la connaissance de l'ancienne Chine, consacrent très peu de pages à ces « femmes du palais », ne mentionnant que les plus célèbres d'entre elles.

C'est une des raisons pour lesquelles leur vie, méconnue, fut une grande source d'inspiration pour les poètes et les lettrés. Inaccessibles, elles évoluaient dans une cité fermée au monde extérieur, assujetties au pouvoir d'un empereur ou d'une impératrice, amputées de leur liberté de vie. « Avec émotion, les dames de la cour se racontent ce qui se passe à la cour. Mais devant les perroquets<sup>1</sup>, elles doivent se taire. » Ces deux vers d'un poète de la dynastie Tang illustrent la vie secrète de ces dames de cour, réduites au silence et à la servilité. Elles représentaient une figure sociale très particulière, suscitant à la fois curiosité et pitié. Que de fois ont-elles été comparées à des feuilles mortes qu'emporte le courant des fleuves ! Elles intriguaient presque autant que les prostituées ; mais ces dernières, quoique moins honorables, étaient bien plus libres ; on les surnommait les « maîtresses des pavillons verts ».

L'effervescence créatrice qui anima les lettrés et les artistes au sujet des dames de cour donna

---

1. Les perroquets peuvent répéter ce qu'elles se disent et révéler leurs secrets.

naissance à un nouveau genre littéraire : les *gong yuan ci*, poèmes ou complaintes. Les grands poètes des Tang et des Song se sont tous inspirés de ce thème. Wang Jian est essentiellement connu pour ses poèmes consacrés à la vie de ces dames. Bai Ju Yi, de la dynastie Tang, est si populaire que les Chinois continuent aujourd'hui à le réciter avec enthousiasme. Il est notamment l'auteur de *La Femme aux cheveux blancs du palais de Shang Yang*. « Elle est entrée à la cour à l'âge de seize ans, à soixante ans n'en était toujours pas sortie. Sans qu'elle s'en aperçoive, le visage épanoui de la jeunesse s'est fané. Chez la vieille femme, seuls les cheveux blancs se renouvellent. » Shang Yang a passé toute sa vie dans le palais sans recevoir aucune faveur de l'empereur dont elle n'a jamais pu voir le visage.

Aucun document complet témoignant de la vie des dames de cour n'a été publié à ce jour en Chine. C'est à travers les poèmes, les textes littéraires et les légendes populaires que les lecteurs ont pu reconstituer l'effondrement du système impérial. Jean Charbonnier, prêtre missionnaire français, rapporte ce fait : en 1634, sous la dynastie des Ming, seize dames de cour se convertirent au christianisme, sous l'influence d'un vieil eunuque, Joseph Wang, lui-même converti par des prêtres occidentaux ! Voici un exemple de l'étroite relation qu'entretenaient les dames de cour et les vieux eunuques, qui tenaient souvent le rôle de tuteur, ou encore de mari, comme ce fut le cas pour He Rong Er, mariée à Liu le coiffeur. He Rong Er évoque d'ailleurs l'éducation que ces derniers s'appliquaient à leur donner, les



initiant aux sacrifices, à la discipline, à l'obéissance. Dociles, elles pouvaient accepter aisément une religion comme le christianisme qui exige également ces mêmes vertus.

Le mystère de la Cité Interdite a suscité de tout temps la curiosité des Chinois, et les poètes ont versé autant de larmes que d'encre sur les dames de cour, les concubines et les épouses impériales. Les Occidentaux ont également puisé dans leur imagination pour tenter de cerner l'existence intérieure de ce palais, fermé au monde extérieur par de hautes murailles. Parmi ces aventuriers nous pensons notamment à deux écrivains dont la vie littéraire fut étroitement liée à l'énigme de la cour chinoise. Ainsi, Pearl Buck : dans son roman *L'Impératrice de Chine*, la fascinante Yehonala, par sa beauté, son intelligence et sa cruauté, devient la femme la plus puissante de la Chine. Le récit se situe à l'intérieur de la Cité et la romancière décrit le parcours de Yehonala avec toute la rigueur, la ferveur et la même puissance d'imagination qui anime Pierre Loti lorsqu'il traverse les harems turcs. L'intrigue de *L'Impératrice de Chine* est amusante : Yehonala, simple dame de cour devenue impératrice douairière Cixi, éprouve une violente jalousie envers une de ses dames d'honneur. Lady Mei aime en effet un de ses anciens amants, de plus cousin de Yehonala, Jung Lu. Après maintes péripéties, elle décide de marier Lady Mei à son cousin. Mais quel fait impensable et inconcevable pour le lecteur chinois ou mandchou ! Et les Mémoires de He Rong Er révèlent la réelle cruauté de l'implacable impératrice douairière qui suivait à la lettre le protocole, toujours en proie à sa jalousie de veuve, ne se souciant guère de l'état

psychologique de ses suivantes. Ne maria-t-elle pas He Rong Er à un eunuque ?

L'inaccessibilité du palais impérial, l'interdiction absolue de pénétrer la Cité Interdite aux murs « violets et rouges » fascina cet autre illustre écrivain, Victor Segalen, poète et romancier français. Dans son magnifique *René Leys*<sup>1</sup>, le narrateur, pour pénétrer « toute la magie enclose dans les murs » de la Cité Interdite, tente de « s'introduire par toutes les fissures », pour trouver son vrai chemin vers le « dedans », même « par la plus petite porte, et de service, et qui touche presque aux cuisines... », même « par la plus basse porte », en errant inlassablement le long des sentiers autour de la Cité Interdite violette dont « le mur est uniforme sur un millier de grandes allées », dans l'espoir de donner ne serait-ce qu'un « coup d'œil par-dessus le mur... ». Frustré de ne pouvoir obtenir une connaissance réelle « du dedans », il transforme René Leys, « bon fils d'un bon épicier » européen, en véritable délégué (imaginaire ?) qui pénètre à sa place la cour impériale et devient tour à tour chef du service secret du palais, ami des princes, mari d'une concubine et... amant de l'impératrice ! René Leys meurt à l'instant où le narrateur et le lecteur sont sur le point de découvrir le « dedans »... Fuite de l'auteur face à cette impossibilité de pénétrer le secret du palais ? Cette insinuation à la fois douloureuse et fantastique dans la Cité tait hélas la vie réelle de l'« intérieur », cette vie « emmurée et dynastique ». Et ces

---

1. Cf. *René Leys*, par Victor Segalen, éditions Gallimard.

écrivains, s'ils nous fascinent par leur puissance imaginative, à notre grand regret ne nous offrent guère plus de faits authentiques.

Les *Mémoires d'une dame de cour* constituent donc l'unique document qui nous permette aujourd'hui de pénétrer le palais. Leur auteur, He Rong Er, vieille dame de cour dotée d'une mémoire excellente, a conté oralement et dans un tempo musical très personnel (elle ne sait ni lire ni écrire) sa propre vie et celle, quotidienne, des dames de cour, consacrant une part importante de son récit à l'impératrice Cixi et à quelques autres membres de la cour. On découvre comment elles s'habillaient, se nourrissaient et travaillaient. On s'informe des amusements et des distractions du palais. On apprend les goûts, les manies, les exigences et les impuissances des empereurs et des impératrices, dont l'impératrice Cixi qui reste une des figures féminines les plus énigmatiques de l'histoire de la Chine. On pénètre sa vie dans sa plus grande intimité, l'accompagnant des journées entières ; une caméra capterait tout autant de détails ! Ainsi ces images que l'on attribue aux contes de fées ou au mythe ont réellement existé pendant des centaines d'années dans la Cité Interdite, dont la seule évocation faisait jadis frissonner le grand Victor Segalen.

Construite en 1420 sous la dynastie des Ming, cette étonnante et mystérieuse architecture qui abrita vingt-quatre empereurs (quatorze empereurs des Ming et dix des Qing) resta inaccessible pendant cinq cents ans. Il a fallu, en effet, attendre 1914 pour que la partie antérieure soit ouverte au public, et 1924 pour la partie postérieure, où vivaient les empereurs et les impératrices après le départ du

dernier empereur, Pu Yi. Les Mémoires de He Rong Er nous plongent avec délice au cœur du « dedans » et nous permettent d'accéder à cette vie d'antan. Nous participons ainsi aux fastes impériaux, qu'ils aient lieu au palais d'Été ou dans le palais des Beautés où vivaient Cixi et ses suivantes. Nous sommes transportés dans la vie de ces dames, dans les plis de leurs vêtements, dans les recoins de leurs chambres, dans les cérémonies d'exorcisme envoûtantes et les fêtes populaires nationales. Nous assistons, tour à tour, à divers jeux inouïs, à l'entraînement des dames de cour, à de merveilleuses « chinoiseries » (qu'il serait ici plus exact d'appeler des « mandchoueries »), tous aussi distrayants que riches de significations, dont beaucoup ont disparu aujourd'hui. L'élaboration détaillée de ce récit évoque la tradition littéraire chinoise que l'on retrouve dans des textes classiques comme *Hongloumeng*, « Le Rêve dans le pavillon rouge » ou *Jing Ping Mei*, « Fleur en fiole d'or ».

Au cours de l'histoire de la Chine, la fonction des dames de cour a connu d'importantes évolutions. On note déjà leur présence sous les royaumes féodaux (vers 1500-222 av. J.-C.) sous le nom de *nu-che*. Leurs tâches consistaient surtout à superviser les rapports sexuels du roi et de ses femmes. « Elles veillaient à ce que le roi les reçût aux bons jours du calendrier et selon la périodicité établie par les rites pour chacun des rangs. Elles tenaient un compte exact des unions sexuelles, notant ce constat avec des pinceaux spéciaux à encre rouge, appelée *t'ong-koan*. » Conduisant les femmes à la chambre royale, « elles donnaient à la femme un anneau d'argent qu'elle devait passer à la main droite quand on la

conduisait en ce lieu, et demeuraient sur place pour observer la consommation de l'union et en noter le résultat. Après quoi, elles faisaient passer l'anneau d'argent de la main droite à la main gauche, et consignaient le jour et l'heure de l'union. Quand par la suite il s'avérait que la femme avait conçu, la *nu-che* lui donnait un anneau d'or à porter. La *nu-che* tenait aussi le roi informé de l'état de santé des femmes et de leurs périodes de menstruations<sup>1</sup> ».

Les eunuques furent, par la suite, chargés de cette fonction auprès de l'empereur ; les dames de cour se consacrèrent à l'impératrice.

Personne ne sait exactement combien de femmes habitaient le palais impérial chinois. Le chiffre de trois mille souvent mentionné est à la fois vague et significatif : le chiffre trois dans l'ancienne Chine est une sorte de litote qui signifie « beaucoup » ou « innombrable ». Le *Zhou Li*, une des œuvres historiques les plus anciennes de Chine, explique qu'un chef d'Etat a droit, l'épouse principale mise à part, à trois Fu Ren, neuf Bin, vingt-sept Shi Fu et quatre-vingt-une Nu Yu<sup>2</sup>. Ce nombre restrictif – cent vingt femmes – n'a apparemment pas satisfait les empereurs dont les territoires et les pouvoirs ne cessaient de s'accroître.

Dès Qin Shi Huang Di, le premier empereur de Chine, ce nombre ne cessa d'évoluer au gré de la

---

1. Cf. *La Vie sexuelle dans la Chine antique*, Robert van Gulik, éditions Gallimard.

2. Ces noms correspondent à certaines provinces chinoises.

fantaisie des empereurs ! Le *Shi Ji*, le plus grand livre d'histoire chinoise, révèle ceci : « Sur le long chemin de deux cents lis<sup>1</sup>, l'empereur fit construire deux cent soixante-dix belvédères que reliaient de longs corridors. Il y fit mettre des tentures et des moustiquaires puis ordonna qu'on installe dessous les plus belles femmes du pays. » A l'époque des Han (206 av. J.-C.-24 apr. J.-C.), l'empereur Han Wu Di classa en quatorze catégories selon la hiérarchie les femmes de la cour. Parmi les plus importantes, on remarque : Huang Hou, Chao Yi, Jie Yu, Jin Er, Rong Hua et Chong Yi. Chacune bénéficiait de différentes rentes importantes, égales à celles des ministres ou des hauts fonctionnaires. A la fin de la période des Han de l'Est (25-220), les ouvrages historiques notent l'existence « de milliers de dames de cour ». L'empereur Jin Wu Di ne possédait pas moins de cinq mille femmes dans son « palais de l'arrière ». Lorsqu'il conquiert le royaume de Wu, il s'appropriera les cinq mille femmes du roi de Wu : ce nombre dépasse largement celui de trois mille déjà suggéré... et vaut à Jin Wu Di la réputation d'être l'un des empereurs les plus débauchés de l'histoire de Chine ! Désarmé devant ce nombre impressionnant de beautés, cet empereur eut l'idée de faire construire un palanquin spécial conduit par des chèvres. Le palanquin ne contenait qu'une place. L'empereur s'y installait et les chèvres le promenaient dans son harem à leur gré. Lorsque, enfin, elles s'arrêtaient devant une porte, l'empereur descendait et passait la nuit avec les

---

1. Deux cents lis représentent environ cent kilomètres.

femmes que les chèvres avaient ainsi élues. Les dames de cour avaient vite compris ce stratagème. Pour attirer les chèvres chez elles, elles éveillaient leur gourmandise en parsemant du sel sur le seuil de leur porte ou en accrochant des feuilles, des herbes dans l'entrée. Curieusement le prix du sel ne cessa d'augmenter pendant toute cette période dans la capitale ! Sous la dynastie Tang (618-907), l'empereur Tang Gao Zong accepta à regret de libérer trois mille dames de cour : les ministres estimaient qu'il y en avait vraiment trop ! A l'époque de Yuan (1271-1368), l'empereur Yuan Shun Di avait tant de femmes dans son harem qu'il ne parvenait plus à les distinguer les unes des autres. Lors d'un banquet qu'il donnait pour l'un de ses ministres, il succomba aux charmes d'une des servantes. Il demanda le nom de la belle : on lui répondit, à sa plus grande surprise, qu'elle était une de ses concubines et qu'il l'avait déjà gratifiée plusieurs fois de sa visite nocturne !

La plupart de ces femmes n'avaient pas la chance de voir l'empereur. Elles consacraient leur temps à la broderie, à la couture et au tissage. S'il leur était souvent arrivé, au début de leur vie dans le palais, d'espérer la visite de l'empereur, la cruelle réalité et la solitude absolue dans laquelle elles vivaient dans le « palais froid » leur faisaient petit à petit comprendre que leur bonheur existait peut-être ailleurs, ne serait-ce que dans une vie plus simple hors de la Cité. Dès la dynastie Han, dans les villes ou villages renommés pour leurs beautés féminines, certaines jeunes filles préféraient parfois se défigurer pour éviter d'être choisies à la cour. Sous la dynastie Tang, nombreuses étaient les dames de cour qui

tentaient de s'échapper de la Cité Interdite afin de retrouver une vie normale auprès d'un mari, avec des enfants. Ainsi sous l'empereur Xuan Zong, une dame de cour glissa une lettre sous forme de poème à l'intérieur d'un de ces manteaux en coton qu'elles confectionnaient toutes alors pour les soldats stationnés à la frontière nord-ouest de la Chine, protégeant le pays contre les invasions des Barbares. L'un de ces soldats découvrit par hasard la lettre. Cet événement fit scandale à la cour ; on ne trouva pas l'auteur de cette missive. Elle resta anonyme, échappant ainsi aux punitions. L'autre fait plus connu est le suivant : vers 780, une jeune dame de cour écrivit ce petit poème : « Depuis que j'entre dans le palais profond, je ne vois plus aucun printemps. J'écris sur la feuille un petit poème, et je l'envoie à mon futur amant. » Elle le confia au ruisseau qui traversait le palais, dans lequel les dames de cour se rafraîchissaient. Un jeune lettré, au hasard d'une promenade le long du ruisseau, découvrit le poème. Ses paroles l'émurent tant qu'il attendit tous les jours à côté du cours d'eau que coloraient légèrement les rouges à lèvres des dames de cour. Enfin, quelques jours plus tard, un autre poème de la mystérieuse inconnue glissa vers lui : « La feuille sort de la Cité Interdite avec mon écriture, qui comprendra et répondra à mes sentiments solitaires ? Je me plains car je suis moins libre que cette feuille qui flotte et cherche son printemps en chantant. » Le fidèle lettré conserva précieusement les poèmes. A cette même époque, et pour la première fois dans l'histoire de la Chine antique, l'empereur reconnut que trop de femmes papillonnaient autour de lui, et laissa partir trois mille dames de cour ! C'est ainsi que



l'heureux élu et sa poétesse purent se rejoindre et vivre ensemble.

Sous la dynastie Qing<sup>1</sup>, les Mandchous, alors au pouvoir, intégrèrent au système impérial chinois vieux d'un millénaire leurs propres us et coutumes. L'empereur Kang Xi établit, pour ses descendants, huit hiérarchies de femmes. Un empereur mandchou pouvait donc avoir une épouse principale, deux Huang Gui Fei, une Gui Fei, quatre Fei, six Ping et un nombre illimité de Gui Ren, Chang Zai et Da Ying.

Mais selon son humeur, l'empereur pouvait très bien s'octroyer le droit de transgresser cette loi hiérarchique !

En 1808, une suivante d'origine modeste donna un fils à l'empereur Dao Guang. Aussitôt elle fut hissée au statut de Fei, sous le nom de He Fei. Les empereurs précédant Kang Xi s'offrirent une grande liberté de choix, se jouant de ce terme de « nombre illimité ». Après lui, le nombre des concubines favorites commença à diminuer. Il semble que les jeunes empereurs s'intéressèrent de moins en moins aux femmes. Ils ne donnaient même plus d'enfants et mouraient jeunes. Le déclin de l'empire semblait s'accompagner de la défaillance de leur virilité. Tout le palais était désormais sous le règne total et absolu de la féminité dont la représentante était la redoutable impératrice douairière Cixi.

L'empereur et l'impératrice étaient les deux facettes d'un même imaginaire paradoxal. Un célèbre

---

1. 1644-1911.

dicton disait : « Servir l'empereur, c'est servir les tigres. » Mais servir l'impératrice revenait au même ! Le tigre, dans la Chine mythique, symbolise la férocité, le pouvoir absolu et la cruauté. Il incarne aussi les caprices, les changements d'humeur imprévisibles. Car quelle impératrice ! Jamais et nulle part ailleurs, l'honneur, l'horreur, le bonheur et le malheur, les bonnes et mauvaises surprises, les permissions, les interdits, les joies et les craintes ne se sont aussi subtilement côtoyés durant une même période, dans un seul lieu, entremêlant les mêmes personnes, que sous le règne de la redoutable impératrice. C'est dans ce contexte historique que s'inscrivent les *Mémoires d'une dame de cour*.

« Je deviens spectateur de chacun des actes prévus. Je sais comment l'on s'étend sur le lit tiède, fait de briques creuses, adouci de coussins de soie, et qu'en hiver on chauffe par la couche intérieure comme un four, en y brûlant des herbes odorantes. Grâce à lui, je pénètre véritablement le milieu le plus intime du palais<sup>1</sup>... » Nous ressentons le même enthousiasme qu'exprime ici Victor Segalen en lisant les *Mémoires* de He Rong Er. Segalen se serait sans aucun doute délecté du récit de Jin Yi. Et si les Japonais ont eu la chance d'avoir le célèbre récit *Le Dit du Genji*, de Murasaki Shikibu, dame de cour, ou encore les délicieuses *Notes de chevet* de Sei Shonagon, dame d'honneur du palais, les Chinois peuvent aujourd'hui se réjouir de ce premier témoignage sur la vie de la Cité qui, depuis toujours, a été

---

1. Victor Segalen, *René Leys*, *op. cit.*

obscurcie, à la fois par le silence, les hauts murs et les diverses interprétations souvent sans fondement qu'on lui a prêtées.

Les *Mémoires d'une dame de cour*, fidèle récit d'une vie particulière, font à la fois figure de documentaire et d'ouvrage ethnologique. Ce livre est né de la rencontre d'un jeune Chinois érudit avec une vieille Mandchoue illettrée dont les seuls modes d'expression étaient la parole et le geste. Elle, condamnée pendant des années à servir une seule maîtresse dans le silence le plus absolu, ne garde de son passé que des souvenirs imagés ; lui, nourri d'histoire chinoise, découvre peu à peu à travers le récit de la vieille dame un monde étranger, aux règles ethniques escamotées par un système impérial redoutable. Il commente, complète et enrichit quelquefois les Mémoires de He Rong Er par ses propres connaissances historiques et ses découvertes sur la vie quotidienne des autres Mandchous qui cohabitaient alors avec des Chinois de Pékin, sous le régime républicain. Tout en s'adressant à un large public, ce livre peut « fournir des informations précieuses aux chercheurs, aux historiens, aux écrivains et aux dramaturges ».

Le titre de « dame de cour » recouvre plusieurs hiérarchies tout comme le titre de « concubine », divisé en plusieurs rangs. Il existe les « dames d'honneur », les « dames d'atours », les « suivantes » ou les « servantes subalternes ». Une étude plus précise de la terminologie mandchoue distingue les *jinquinimama* (dames de cour supérieures), *shuishangmama*, *denghuomama* (dames de cour subalternes chargées de faire la lessive et la

cuisine), etc<sup>1</sup>. Le statut de He Rong Er, d'après sa fonction au palais, n'est pas subalterne. Nous avons choisi d'employer dans le texte présent le terme générique de « dame de cour » correspondant approximativement aux termes chinois *gong-ren*, utilisé dans les anciens ouvrages historiques, et *gong-nu*, que l'on trouve dans le texte original et auquel l'auteur chinois n'apporte guère de précisions ou de nuances. Il semble correspondre avec justesse à la vie, au travail et au statut de He Rong Er dans la cour impériale.

DONG QIANG

---

1. Cf. *l'Anthologie des textes mandchous*, tome X, archives de la Cité Interdite.



**E**ntrée dans la Cité Interdite à treize ans, mariée « en cadeau » à un eunuque à dix-huit ans, He Rong Er servit la dernière impératrice de Chine jusqu'à la fin de son règne. Après la chute du régime impérial, elle travailla jusqu'à la fin de sa vie comme femme de ménage.

Avec cette dame de cour indiscreète, le lecteur pénétrera derrière ces hauts murs « violets et rouges » – comme l'écrivait Victor Segalen – dans l'intimité des chambres, dans les recoins des salles du palais et des cuisines. Il découvrira en ses moindres détails la vie quotidienne dans la Cité Interdite, mystérieuse, « emmurée et dynastique ». On s'informe des amusements et des distractions du palais. On apprend les goûts, les manies, les exigences et les impuissances des empereurs et des impératrices, et en particulier ceux de l'impératrice Cixi qui reste une des figures féminines les plus énigmatiques de l'histoire de la Chine et qui pouvait rapidement, aussi, transformer la vie d'une dame de cour en cauchemar.

7,50 €

harmonia mundi  
diffusion livres

www.editions-picquier.fr



9 782877 302753



*Picquier poche*